

Ma moraine terminale

Frank R. Stockton



Gloubik Éditions
2023

Cette nouvelle a été publiée sous le titre My Terminal Moraine dans Short Story classics (american) Vol 3. une anthologie établie par William Patten en 1905 chez P. F. Collier & Son.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

La naissance d'un homme est généralement considérée comme l'événement le plus important de son existence, mais je pense vraiment que ce que je vais raconter était plus important pour moi que mon entrée dans ce monde ; car, si ces choses n'étaient pas arrivées, je suis d'avis que ma vie n'aurait été pour moi d'aucune valeur et ma naissance un malheur.

Mon père, Joshua Cuthbert, est décédé peu après ma majorité, me laissant ce qu'il considérait comme une propriété confortable. Il s'agissait d'une grande maison et d'une quarantaine d'acres de terrain, dont la quasi-totalité était située sur une hauteur qui, sur trois côtés, descendait dans une petite vallée, à travers laquelle coulait un doux ruisseau. Je n'avais ni frères ni sœurs. Ma mère est morte quand j'étais jeune homme, et moi, Walter Cuthbert, je suis resté le seul représentant de ma famille immédiate.

Mon domaine avait été confortable pour mon père, car les revenus de l'exercice de sa profession de médecin lui permettaient de le maintenir et de subvenir à ses besoins et aux miens. Je n'avais pas de profession et je n'avais qu'un très petit revenu, résultat de quelques investissements que mon père avait faits. Laissé à moi-même, je n'ai ressenti aucune incitation à entreprendre une profes-

sion ou une entreprise. Mes besoins étaient simples, et pendant quelques années je vécut sans éprouver aucun inconvénient des économies que j'étais obligé de pratiquer. Mes livres, mon chien, mon fusil et ma canne à pêche me faisaient passer une vie très agréablement, et le sujet d'une augmentation de revenu ne me troublait jamais l'esprit.

Mais au fil du temps, la maison paternelle commença à présenter un air de négligence et même de délabrement, ce qui attira parfois mon attention et provoqua, comme je le découvris incidemment, beaucoup de commentaires défavorables parmi mes voisins, qui pensaient que je devais aller travailler et gagner au moins assez d'argent pour mettre la maison et le terrain dans un état qui ne devait pas indigner la mémoire du bon Dr Cuthbert. En fait, j'ai commencé à être considéré comme un jeune homme insouciant; et, de temps à autre, je trouvais une personne assez âgée et assez audacieuse pour me le dire.

Mais, au lieu de m'efforcer de trouver une occupation convenable par laquelle je pourrais améliorer ma condition et ma propriété, je suis tombé amoureux, ce qui, de l'avis de mes voisins, était la pire chose qui pouvait m'arriver à ce moment. Je vivais

dans une région économe, et pour un homme qui ne pouvait pas subvenir à ses besoins, songer à assurer la charge d'une femme, en particulier une femme telle que le serait Agnès Havelot, était considéré comme plus qu'une folie mais comme un crime. Tout le monde savait que j'étais amoureux de Mlle Havelot, car j'allais lui faire la cour aussi hardiment que j'allais pêcher ou chasser. On en parla beaucoup, et cela finit par arriver aux oreilles de M. Havelot, le père de ma dame, qui, sur-le-champ, lui ordonna promptement de ne plus avoir affaire à moi.

Le domaine d'Havelot, qui jouxtait le mien, était très grand, contenant des centaines et des centaines d'arpents ; et les Havelot étaient riches, assez riches pour effrayer n'importe quel pauvre jeune homme désireux de se marier. Mais je n'appréciais pas le fait que j'étais un jeune homme pauvre. Je ne m'étais jamais préoccupé de l'argent en ce qui me concernait, et je ne m'en étais plus préoccupé en ce qui concernait Agnès. Je l'aimais, j'espérais qu'elle m'aimait, et toutes les autres considérations étaient écartées. M. Havelot, cependant, avait une manière différente de penser.

Il m'a fallu peu de temps pour être convaincu que la décision du père d'Agnès, qu'il ne devait y avoir aucune communication

entre sa chère fille et moi, signifiait vraiment quelque chose. Je n'avais jamais été soumis à des restrictions, et je ne comprenais pas comment des gens intelligents pouvaient s'y soumettre ; mais on me l'a fait comprendre quand M. Havelot, me trouvant errant sur ses terres, m'a assuré avec force que si j'y reparaissais, ou s'il découvrait quelque tentative de ma part pour communiquer avec sa fille d'une manière quelconque, il l'enverrait loin de chez elle. Il conclut cette très brève entrevue en déclarant que si j'avais une réelle considération pour le bonheur de sa fille, je cesserais mes attentions qui rencontreraient la désapprobation la plus décidée de son seul parent vivant et qui aboutiraient à son exil de la maison. J'ai demandé une autre entrevue avec Miss Havelot, et si elle m'avait été accordée, je l'aurais assurée de l'état de mes affections, peu importe s'il y avait des raisons de supposer que je ne la reverrais jamais ; mais son père a été catégorique et je suis parti abattu.

C'était une situation très difficile, car si je jouais le rôle d'un amant audacieux et essayais de voir Agnès sans égard aux ordres méchants de son père, je serais certainement découvert; et alors ce ne serait pas seulement moi, mais la pauvre fille qui souffrirait. J'ai donc décidé de me soumettre au décret Havelot. Peu importe si je ne la revoyais ja-

mais, n'entendais plus jamais le son de sa voix, il vaudrait mieux l'avoir près de moi, la faire respirer le même air, lever les yeux vers le même ciel, écouter les mêmes oiseaux, que j'ai respiré, regardé et écouté, que de l'avoir loin, probablement dans le Kentucky, où je savais qu'elle avait des parents, et où l'herbe était bleue et le ciel probablement vert, ou du moins lui apparaîtrait ainsi si elle ressentait le moins du monde ce que je ressentais pour les liens de la maison et les affinités entre les sexes.

Je me trouvais maintenant dans un état d'esprit des plus lugubres et même des plus désespérés. Il n'y avait rien au monde que je pouvais avoir qui m'intéressait. La chasse, la pêche et les promenades à travers bois et champs qui m'avaient jadis été si agréables sont devenues des tâches que j'entreprenais rarement. La seule occupation qui retenait mon attention était de m'asseoir dans une tour de ma maison avec un télescope, essayant de voir mon Agnès sur quelque partie du terrain de son père ; mais, bien que j'aie diligemment dirigé mon verre vers la moindre étendue de pelouse ou le moindre bout de chemin que je pouvais discerner à travers les ouvertures du feuillage, je ne l'ai jamais aperçue. Je savais pourtant, par des questions quotidiennes adressées à ma cuisinière, dont la fille était servante à la maison

Havelot, qu'Agnès était encore chez elle. C'est pourquoi je suis resté à la maison. Sinon, je serais devenu un vagabond.

Environ un mois après que je sois tombé dans cet état des plus malheureux, un vieil ami est venu me voir. Nous avons été camarades de classe, mais il différait de moi à presque tous les égards. Il était plein d'ambition et d'énergie et, bien qu'il n'ait que quelques années de plus que moi, il s'était déjà fait un nom dans le monde. C'était un géologue sérieux et enthousiaste dans ses études et ses investigations. Il m'a dit franchement que l'objet de sa visite était double. En premier lieu, il voulait me voir, et, en second lieu, il voulait faire des examens géologiques sur mes terres, qui étaient situées, comme il me l'apprit, sur une moraine terminale, une formation qu'il n'avait pas encore eu l'occasion d'explorer sur le terrain.

Je ne savais pas que je vivais sur une moraine, et maintenant que je le savais, je m'en fichais. Mais Tom Burton rayonnait d'entrain et de zèle vif en me racontant comment le grand escarpement sur lequel se dressait ma maison, ainsi que les autres collines et terrasses boisées qui s'en éloignaient le long de la vallée, avaient été formées par de minuscules fragments de roche et de sol qui, au cours des millénaires, avaient été progressi-

vement poussés des montagnes par un grand glacier qui occupait autrefois le pays au nord-est de ma maison.

— J'aurais pu, Walter, mon garçon, s'écria-t-il, si je n'avais pas tout lu dans les livres, découvrir par moi-même, dès que je suis arrivé ici, qu'il y avait eu autrefois un glacier là-haut, et qu'en se déplaçant progressivement vers le sud-ouest, il avait fait de ce pays ce qu'il est. Avez-vous un ruisseau là-bas dans ce vallon que je vois à angle droit de la vallée et y débouchant ?

— Non, dis-je. J'aimerais qu'il y en ait un. Le seul ruisseau que nous ayons coule le long de la vallée et n'est pas sur ma propriété.

Sans m'attendre, Tom a couru dans ma vallée, s'est frayé un chemin à travers les broussailles jusqu'à son extrémité supérieure, et n'a pas tardé à revenir rouge de chaleur et d'enthousiasme.

— Eh bien, monsieur, dit-il, ce vallon était autrefois le lit d'un ruisseau glaciaire, et vous pouvez aussi bien le nettoyer et y planter du maïs si vous le souhaitez, car il n'y aura jamais un autre ruisseau qui le traversera jusqu'à ce qu'il y ait un autre glacier dans le pays. Et maintenant, je veux que vous me laissiez creuser ici. Je veux savoir quel genre de choses le glacier a fait des-

endre des montagnes. J'embaucherai un homme de main et je vous promets de boucher tous les trous que je ferai.

Je n'avais aucune objection à ce que mon ami bêchât autant qu'il le voulait, et pendant trois jours il s'occupa à recueillir des échantillons du sol de mon domaine. Parfois, je sortais et je le regardais, et peu à peu un peu de sa ferveur ardente s'infusait en moi, et avec un certain intérêt je regardais dans les trous qu'il avait fait et jetais un coup d'œil sur les spécimens de minéraux qu'il me montrait.

— Eh bien, Walter, dit-il en me quittant, je suis vraiment désolé de ne pas avoir découvert que le glacier avait creusé le lit d'une mine d'or dans les montagnes là-haut et vous l'avait apporté, ou du moins du minerai de fer précieux. Mais je suis obligé de dire qu'il n'a rien fait de tel. Mais je peux vous dire une chose qu'elle vous a apportée, et bien qu'elle n'ait pas une grande valeur commerciale, je pense que vous pourriez en faire bon usage ici, chez vous. Vous avez l'un des plus beaux gisements de gravier sur cette falaise que j'ai rencontrés, et si vous deviez en retirer beaucoup et l'étendre sur vos allées et chemins, cela vous rendrait beaucoup plus agréable de vous déplacer ici par mauvais temps et améliorerait merveilleusement votre propriété. De bonnes

routes donnent toujours une idée d'économie et de prospérité.

Et puis il est reparti avec une valise presque pleine de spécimens de minéraux dont il m'a assuré qu'ils étaient très intéressants.

Mon intérêt pour les formations géologiques s'est éteint dès le départ de Tom Burton, mais ce qu'il a dit à propos de la construction de routes de gravier donnant à l'endroit un air d'économie et de prospérité a eu son effet sur mon esprit. Il me sembla que ce serait une très bonne chose si les gens du voisinage, surtout les Havelot, apercevaient chez moi quelques preuves d'économie et de prospérité. Les preuves les plus palpables de manque d'argent et d'impécuniosité m'avaient coupé d'Agnès, et pourquoi ne se pourrait-il pas que certains signes d'amélioration des circonstances supprimeraient, dans une certaine mesure au moins, les restrictions qui avaient été placées entre nous ? Ce n'était qu'une très petite chose sur laquelle fonder des espoirs ; mais depuis que les hommes et les femmes ont aimé, ils ont construit de grands espoirs sur de très légères fondations. J'ai décidé de mettre mes chemins en ordre.

Mes efforts dans ce sens étaient vraiment la preuve de tout sauf d'économie, car

je ne pouvais pas du tout me permettre de faire ressembler mes promenades en voiture et ces promenades aux routes lisses et belles qui serpentaient sur le domaine Havelot, bien que cela ait été mon intention, et je me suis mis au travail sans perdre de temps. J'ai pris cette occupation avec tant de sérieux qu'elle a grandement gêné mes observations depuis la tour.

J'ai embauché deux hommes et je les ai mis au travail pour creuser une gravière. Ils firent des fouilles à plusieurs endroits et trouvèrent très vite ce qu'ils déclarèrent être une très belle qualité de gravier de route. Je leur ai ordonné de creuser jusqu'à ce qu'ils aient retiré ce qu'ils croyaient être suffisant pour couvrir toutes mes routes. Quand cela aurait été fait, je le ferais bien étaler et rouler. Comme cela promettait d'être un très bon travail, les hommes se mirent au travail de bonne humeur et décidèrent évidemment que les améliorations que je désirais nécessiteraient une grande quantité de gravier.

Quand ils avaient creusé un trou si profond qu'il devenait difficile de jeter le gravier du fond, j'ai suggéré qu'ils devraient creuser à un autre endroit. Mais à cela ils s'y sont opposés, déclarant que le gravier allait de mieux en mieux, et qu'il serait bon de continuer tant que la qualité continuerait d'être

aussi bonne.

Alors, enfin, ils ont mis une échelle dans la fosse, un homme ramassant le gravier dans une hotte, tandis que l'autre le creusait; et quand ils furent descendus si profondément que cela n'était plus praticable, ils grèèrent un derrick et un guindeau et retirèrent le gravier dans un seau.

Si j'avais été d'une tournure d'esprit plus pratique, j'aurais pu m'apercevoir que cette méthode de travail rendait le travail très long et, par conséquent, pour les ouvriers, profitable ; mais aucune idée de ce genre ne m'est venue à l'esprit, et ne remarquant pas s'ils apportaient du sable ou du gravier, je leur ai permis de continuer.

Un matin, je me rendis à l'endroit où l'on procédait à l'excavation et je vis que les hommes avaient allumé un feu sur le sol près de l'ouverture de la fosse, et que l'un d'eux se penchait dessus pour se réchauffer. Comme c'était le mois de juillet, cela me surprit naturellement et je m'enquis de la raison d'une si étrange performance.

— Sur mon âme, dit l'homme, qui frottait ses mains sur le brasier, je ne m'étonne pas que vous soyez surpris, mais il fait si froid au fond de cette fosse que mes doigts sont presque givrés: et nous n'avons pas non plus heurté quoi que ce soit, ce à quoi on ne pou-

vait pas s'attendre, bien sûr, en creusant comme ça dans la colline.

J'ai regardé dans le trou et j'ai trouvé qu'il était très profond.

— Je pense qu'il vaudrait mieux arrêter de creuser ici, dis-je, et essayer un autre endroit.

— Je ne ferais pas cela, dit l'autre homme qui s'apprêtait à descendre dans le seau. Certes, c'est beaucoup plus comme un puits qu'une gravière, mais c'est plus gros en haut qu'en bas, et il n'y a aucun danger qu'il s'effondre, et maintenant que tout est bien arrangé, ce serait dommage de changer cela.

Alors je les ai laissés continuer; mais le lendemain, quand je suis ressorti, j'ai constaté qu'ils étaient arrivés à la conclusion qu'il était temps d'arrêter de creuser dans ce trou. Ils ont tous deux déclaré qu'il leur a presque gelé les pieds à travailler au fond de l'excavation. La lenteur de l'élévation du gravier au moyen d'un seau et d'un guindeau a donc été abandonnée à contrecœur. Les hommes sont maintenant allés travailler pour creuser vers l'extérieur de cette fosse vers le bord de la falaise qui surplombait ma petite vallée, et ont progressivement creusé une large tranchée, qu'ils ont approfondie jusqu'à ce que -- et j'ai peur de dire combien

de temps ils ont travaillé avant cela a été fait -- ils pouvaient marcher jusqu'à la fosse d'origine depuis le fond de la vallée. Ils ont ensuite approfondi l'extrémité intérieure de la tranchée, roulant le gravier dans des brouettes, jusqu'à ce qu'ils aient tracé un chemin incliné du vallon au fond de la fosse. Le roulage devint alors difficile, et les hommes déclarèrent bientôt qu'ils étaient sûrs d'avoir assez de gravier.

Quand ils firent cette annonce, et que j'eus fait quelques calculs financiers, je trouvai que je serais obligé de mettre fin à mes opérations, du moins pour le moment, car mes fonds disponibles étaient épuisés, ou le seraient quand j'aurais payé ce que je devais pour les travaux. Les hommes ont été très déçus par la fin soudaine de ce bon travail, mais ils sont partis, et je me suis retrouvé à contempler une grande quantité de gravier, dont, pour le moment du moins, je ne pouvais pas me permettre de faire le moindre usage.

Le découragement mental qui s'était quelque peu atténué au cours de mes opérations de fouilles est revenu maintenant, et je suis devenu un peu plus sombre et abattu qu'auparavant. Ma cuisinière a déclaré qu'il ne servait à rien de préparer des repas que je ne mangeais jamais et a suggéré que cela

permettrait d'économiser de l'argent si je la renvoyais. Comme je ne lui avais rien payé depuis longtemps, je ne voyais pas en quoi cela me profiterait.

Errant environ un jour avec mon chapeau rabattu sur mes yeux et mes mains profondément enfoncées dans mes poches, je me suis promené dans le vallon et me suis tenu devant la large tranchée qui menait à la fosse dans laquelle j'avais sottement coulé l'argent qui aurait dû me soutenir pendant des mois. Je suis entré dans ce passage lugubre et j'ai descendu lentement et prudemment la pente jusqu'à ce que j'atteigne le fond de la fosse d'origine, où je n'étais jamais allé auparavant. Je me tenais là à regarder autour de moi et à me demander comment des hommes pouvaient se résoudre à creuser dans des profondeurs aussi mornes simplement pour quelques dollars par semaine, quand j'ai involontairement commencé à taper du pied. J'avaist très froid, bien que je n'y sois que depuis une minute. Je me suis étonné de cela et j'ai pris une partie du gravier meuble dans ma main. C'était assez sec, mais ça me refroidissait les doigts. Je ne compris pas pourquoi, et je n'essayai pas de le comprendre, mais je remontai la tranchée et contournai le vallon en pensant à Agnès.

J'aimais beaucoup le lait, qui, en effet,

était presque le seul aliment dont je me souciais maintenant, et j'étais par conséquent très déçu de mon repas de midi ! quand j'ai découvert que le lait avait aigri et n'était pas bon à boire.

— Vous voyez, monsieur, dit Susan, la glace est très rare et chère, et nous ne pouvons pas nous permettre d'en acheter beaucoup. Il n'y a pas eu de temps glacial l'hiver dernier, et le prix a grimpé aussi haut que le thermomètre, monsieur, et donc je ne peux pas empêcher les choses de se gâter.

L'idée m'est alors venue que si Susan emmenait le lait, et tout ce qu'elle souhaitait garder au frais par ce temps chaud, au fond de la gravière, elle y trouverait la température assez froide pour les conserver sans glace, et je le lui ai dit.

Le lendemain matin, Susan est venue vers moi avec un air ravi et m'a dit :

— J'ai mis le beurre et le lait dans cette fosse la nuit dernière, et le beurre est aussi dur et le lait aussi doux que s'il avait été conservé dans une glacière. Car l'endroit est aussi froid qu'une glacière, monsieur, et sauf erreur de ma part, il y a de la glace dedans. Enfin, comment appelez-vous ça ?

Et elle tira d'un petit panier un morceau de glace grisâtre aussi gros que mon poing.

— Quand j’ai trouvé qu’il faisait si froid là-bas, monsieur, dit-elle. J’ai donc pris une pelle à feu et une hachette, et après avoir enlevé une partie du gravier, j’ai trouvé quelque chose de dur et j’en ai coupé ce morceau, qui est de la vraie glace, monsieur, ou bien je n’y connais rien. Il y avait peut-être une glacière à cet endroit et vous pourriez en trouver si vous creusiez, mais je ne sais pas pourquoi quelqu’un la mettrait si profondément et la recouvrirait ensuite. Mais tant qu’il y en a, je pense que nous devrions l’extraire, même s’il n’y en a qu’un peu ; car je ne peux pas tout descendre dans cette fosse, et nous pourrions tout aussi bien l’avoir dans le réfrigérateur.

Cela m’a semblé être du très bon sens, et si j’avais eu un homme, je lui aurais ordonné de descendre à la fosse et de déterrer tous les morceaux de glace qu’il pourrait trouver et de les apporter à la maison. Mais je n’avais pas d’homme, et j’ai donc dû me faire une raison que si je ne voulais pas boire de lait aigre pour le reste de l’été, ce serait peut-être une bonne chose pour moi d’aller là-bas et de creuser moi-même une partie de la glace. Alors avec pioche et pelle je suis allé au fond de la fosse et je me suis mis au travail.

À quelques pouces sous la surface, j’ai

constaté que ma pelle avait heurté quelque chose de dur, et, dégageant le gravier sur deux ou trois pieds carrés, j'ai vu une masse solide de glace. C'était sale et crasseux, mais c'était vraiment de la glace. Avec ma pioche j'en ai détaché quelques gros morceaux. Avec quelque inconfort, je les emportai dans la vallée où Susan pourrait venir avec son panier et les récupérer.

Pendant plusieurs jours, Susan et moi avons sorti de la glace de la fosse, puis j'ai pensé que Tom Burton pourrait peut-être s'intéresser à ce dépôt gelé dans ma moraine terminale, et je lui ai donc écrit à ce sujet. Il n'a pas répondu à ma lettre, mais est arrivé lui-même le lendemain après-midi.

— De la glace au fond d'une gravière, dit-il, est une chose dont je n'ai jamais entendu parler. Voulez-vous me prêter une pelle et une pioche ?

Lorsque Tom est sorti de cette fosse — il faisait trop froid pour que je puisse l'accompagner et observer ses démarches — je l'ai vu accourir vers la maison.

— Walter, cria-t-il, nous devons embaucher tous les hommes que nous pourrons trouver et creuser, creuser, creuser. Si je ne me trompe pas, quelque chose s'est passé chez vous qui est merveilleux presque au-delà de toute croyance. Mais nous ne devons

pas nous arrêter à parler. Nous devons creuser, creuser, creuser; creuser toute la journée et creuser toute la nuit. Ne pensez pas au coût. Je m'occuperai de ça. Je vais chercher l'argent. Ce que nous devons faire, c'est trouver des hommes et les mettre au travail.

— Quel est le problème? dis-je. Que s'est-il passé ?

— Je n'ai pas le temps d'en parler maintenant ; d'ailleurs je ne veux pas, de peur de trouver que je me trompe. Mais mettez votre chapeau, mon cher, et allons à la ville chercher des hommes.

Le lendemain, huit hommes travaillaient sous la direction de mon ami Burton, et bien qu'ils ne travaillaient pas la nuit comme il le souhaitait, ils travaillèrent sans relâche pendant dix jours ou plus avant que Tom ne soit prêt à annoncer ce qu'il avait espéré découvrir, et s'il l'avait trouvé ou non. Pendant un jour ou deux, j'ai observé de temps en temps les ouvriers, mais ensuite je me suis tenu à l'écart, préférant attendre le résultat des opérations de mon ami. Il s'attendait évidemment à trouver quelque chose qui en valait la peine, et qu'il réussisse ou non, il m'arrangeait mieux de connaître la vérité d'un coup et non par degrés.

Le matin du onzième jour, Tom entra dans la pièce où je lisais et s'assit près de

moi.

Son visage était pâle, ses yeux brillants.

— Mon vieil ami, dit-il.

Et tandis qu'il parlait, je remarquai que sa voix était un peu rauque, bien qu'il soit assez clair que son émotion n'était pas causée par la malchance.

— Mon bon vieil ami, j'ai découvert ce qui rendait le fond de votre carrière de gravier si inconfortablement froid. Vous n'avez pas à douter de ce que je vais vous dire, car mes fouilles ont été suffisamment complètes et approfondies pour que je sois sûr de ce que je dis. Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit qu'il y a des siècles, il y avait un vaste glacier dans le pays qui s'étend d'ici jusqu'aux montagnes ? Eh bien, le pied de ce glacier a dû aller plus loin dans cette direction qu'on ne le suppose généralement. En tout cas une partie s'étendait dans cette direction jusqu'à ce bout de monde qui est maintenant le vôtre. Cette extrémité ou éperon du glacier, large de près d'un quart de mille, devrais-je dire, et poussant devant lui une partie de la moraine terminale sur laquelle vous vivez, s'est lentement avancé vers la vallée jusqu'à ce qu'il se détache soudain du glacier principal et disparaisse de la vue. C'est-à-dire, mon garçon -- et tandis qu'il parlait, Tom se leva d'un bond, trop ex-

cité pour rester assis plus longtemps -- il descendit jusqu'aux entrailles de la Terre, au moins sur une distance considérable dans cette direction. Maintenant, vous voulez savoir comment cela s'est passé. Eh bien, je vais vous le dire. Dans cette partie du pays, il y a çà et là de grandes grottes. Les géologues en connaissent une ou deux, et il est certain qu'il en reste d'autres à découvrir. Eh bien, monsieur, votre éperon glaciaire en a découvert une, et quand il était resté au-dessus de celui-ci pendant un millénaire ou deux, et était devenu de plus en plus gros, et de plus en plus lourd, il a finalement éclaté à travers le toit rocheux de la grotte, se brisant du reste du glacier et tombant en une vaste masse au fond de l'abîme souterrain. Walter, c'est là maintenant. Le reste du glacier est descendu régulièrement; les moraines ont été forcées devant elle; elles ont recouvert cet éperon glaciaire, ce fragment brisé, et au moment où le climat a changé et que la température moyenne s'est élevée au-dessus de celle de la période glaciaire, cette vaste masse de glace enfouie était entassée sous la surface de la Terre, hors de portée de l'action du frottement, ou de la chaleur, ou de l'humidité, ou de toute autre chose qui pourrait la détruire. Et à travers toute la longue procession des siècles, cette extrémité brisée du glacier a été couchée dans votre

moraine terminale. C'est là maintenant. Elle est à vous, Walter Cuthbert. C'est une mine de glace. C'est une richesse, et pour autant que je sache, c'est presque tout sur votre terre. Vous en êtes propriétaire, mais à moi la gloire de la découverte. Un peu de la période glaciaire conservée dans une grotte pour nous ! C'est trop merveilleux pour le croire ! Walter, avez-vous du brandy ?

On peut bien supposer qu'à ce moment-là, j'ai été complètement éveillé à l'importance et au caractère étonnant de la découverte de mon ami, et je me suis dépêché avec lui sur la scène des opérations. Là, il m'expliqua tout et me montra comment, en creusant une partie de la face de la falaise, il avait trouvé que ce vaste fragment de glacier, si miraculeusement conservé, se terminait par un mur irrégulièrement perpendiculaire, qui s'étendait vers le bas il ne savait jusqu'où, et dont le bord supérieur avait été touché par mes ouvriers en creusant leur fosse.

— C'est la fonte progressive de l'extrémité supérieure de ce glacier, déclara Tom, probablement plus élevée que l'extrémité inférieure, qui a fait votre vallée. Je me suis demandé pourquoi la dépression ne s'étendait pas plus haut vers l'endroit où le pied du glacier était supposé se trouver. Cette extrémité du fragment, étant enfoncée plus profondé-

ment et ensuite recouverte plus complètement, n'a probablement jamais fondu du tout.

— C'est incroyable, stupéfiant, dis-je ; mais qu'en est-il, maintenant que nous l'avons trouvé ?

— Qu'en est-il ? s'écria Tom, et toute sa silhouette trembla tandis qu'il parlait. Vous avez ici une source de richesse, d'opulence qui durera le reste de vos jours. Ici, à votre porte même, où elle peut être retirée et transportée avec le moins de peine possible, il y a assez de glace pour approvisionner la ville, le comté, oui, je pourrais dire, l'État, pendant des centaines d'années. Non, monsieur, je ne peux pas entrer pour souper. Je ne peux pas manger. Je vous laisse la partie commerciale et pratique de cette affaire. Je vais rendre compte de ses caractéristiques scientifiques.

— Agnès, m'écriai-je en marchant vers la maison les mains jointes et les yeux levés au ciel, la période glaciaire t'a donnée à moi !

Cela ne s'ensuivit pas immédiatement, bien que je sois allé le soir même chez M. Havelot et lui ai déclaré que j'étais maintenant assez riche pour épouser sa fille. Il se moqua de moi d'une manière très ennuyeuse et fit certaines remarques qui indiquaient qu'il pensait qu'il était probable que ce

n'était pas le toit de la grotte, mais mon esprit, qui avait cédé sous l'influence d'une pression excessive.

Son accueil méprisant éveilla en moi un état d'esprit tout à fait inhabituel. Pendant que je parlais à M. Havelot, j'entendis non loin de là, dans quelque partie de la maison, une voix qui chantait. C'était la voix d'Agnès, et je croyais qu'elle chantait pour que je puisse l'entendre. Mais, tandis que ses douces paroles parvenaient à mon oreille, me parvenaient en même temps les mots durs et méprisants de son père. J'ai quitté la maison déterminé à écraser cet homme au sol sous une masse de glace -- ou la preuve des résultats de la propriété d'une telle masse -- qui le ferait gémir et pleurer alors qu'il s'excuserait auprès de moi pour ses propos méprisants et irrespectueux et m'offrirait en même temps la main de sa fille.

Lorsque la découverte de la mine de glace, comme on l'a appelée, fut connue de tous, mes terrains étaient bondés de touristes et les journalistes étaient plus nombreux que les écureuils. Mais ces derniers furent référés à Burton, qui leur parlerait volontiers tant qu'ils auraient les moyens d'écouter, et je me sentis enfin obligé de fermer mes portes aux premiers.

J'eus des offres de capital pour dévelop-

per cette nouvelle source de richesse, et j'acceptais suffisamment de cette aide pour me permettre de commencer des opérations à une échelle modérée. Il fut jugé sage de ne découvrir aucune partie de l'éperon glaciaire, mais de construire un puits incliné jusqu'à son extrémité en forme de mur et de ce tunnel dans la grande masse. Immédiatement, la principale compagnie de glace de la ville voisine passa un contrat avec moi pour toute la glace que je pouvais fournir, et les vannes de l'abondance commencèrent lentement à s'ouvrir.

Le premier avantage, et certainement l'un des plus grands, qui m'est venu de ce legs d'un passé lointain a été la nouvelle énergie et la vigueur dont mon esprit et mon corps étaient maintenant imprégnés. Mon ancienne méthode de vie insouciant et ma récente humeur mélancolique et désespérée avaient disparu, et je commençais maintenant à m'occuper de l'objet principal de ma vie avec une énergie et un enthousiasme presque égaux à ceux de mon ami, Tom Burton. Cet objet présent de ma vie était de préparer ma maison pour Agnès.

Les gros tas de gravier que mes hommes avaient creusés dans la fosse en forme de puits furent répandus sur les routes et roulés lisses et durs; ma pelouse tondue; mes

plates-bandes et bordures mises en ordre; buissons et sous-bois inutiles coupés et nettoyés; mes dépendances furent réparées et les terrains autour de ma maison reprirent rapidement leur ancien aspect de propreté et de beauté.

La glace était très rare cet été-là, et, à mesure que les wagons s'éloignaient de l'ouverture du puits qui descendait vers le glacier, transportant leurs charges jusqu'à la gare la plus proche, l'argent me revenait; pas en grosses sommes au début, car les préparatifs n'étaient pas encore parfaits pour enlever la glace en grande quantité, mais assez pour me permettre de poursuivre mon travail aussi rapidement que je pouvais le planifier. J'entrepris de rénover, d'éclaircir et de meubler ma maison. Tout ce que je pensais qu'Agnès aimerait, je l'achetais et le mettais dedans. J'essayais de me mettre à sa place tandis que je choisissais les tentures et les matériaux pour recouvrir les meubles.

Quelquefois, tout en m'employant ainsi à choisir des ornements ou des objets utiles pour ma maison, et en utilisant autant que possible le goût et le jugement d'un autre, l'idée me venait que peut-être Agnès n'avait jamais entendu parler de ma bonne fortune miraculeuse. Certes, son père ne l'informerait probablement pas, et peut-être me consi-

dérait-elle encore, si tant est qu'elle y pensât, comme le pauvre jeune homme dont elle avait été obligée de se séparer parce qu'il était pauvre.

Mais soit qu'elle sût que je devenais riche, soit qu'elle pensât que je devenais de plus en plus pauvre, je ne pensais qu'au jour où je pourrais aller chez son père et lui dire que je pouvais prendre sa fille et la placer dans une maison aussi belle que celle où elle vivait maintenant, et l'entretenir avec tout le confort et le luxe qu'il pourrait lui donner.

Un jour, je demandai à ma fidèle cuisinière, qui me servait aussi de gouvernante et d'intendante générale, de m'aider à dresser une liste de porcelaines que j'avais l'intention d'acheter.

— Envisagez-vous d'acheter de la porcelaine, monsieur ? demanda-t-elle. Nous avons maintenant tout ce dont nous avons vraiment besoin.

— Oh, oui, dis-je, je vais obtenir des ensembles complets de tout ce qui peut être nécessaire pour un ménage correctement meublé.

Susan poussa un petit soupir.

— Vous dépensez beaucoup d'argent, monsieur, et une partie pour des choses dont un simple gentleman ne se soucierait proba-

blement pas beaucoup ; et si vous deviez vous mettre en tête de voyager et de rester à l'écart pendant un an ou deux, il y a beaucoup de choses que vous avez achetées qui auraient l'air minables à votre retour, peu importe à quel point je ferais attention à les épousseter et à les couvrir.

— Mais je n'ai aucune idée de voyager, dis-je. Il n'y a pas d'endroit plus agréable que celui-ci pour moi.

Susan garda le silence quelques instants, puis elle dit :

— Je sais très bien pourquoi vous faites tout cela, et je sens qu'il est de mon devoir de vous dire qu'il y a une chance que cela ne serve à rien. Je ne parle pas sans bonne raison, et je ne le ferais pas si je ne pensais pas que cela pourrait vous rendre les ennuis plus légers quand ils viendront.

— De quoi parlez-vous, Susan ? que voulez-vous dire ?

— Eh bien, monsieur, voici ce que je veux dire : ce n'est qu'hier soir que ma fille Jane était dans la salle à manger de M. Havelot après le dîner, et M. Havelot et un de ses amis étaient assis là, fumant leurs cigares et buvant leur café. Elle est entrée et ressortie alors qu'elle était occupée à emporter la vaisselle, et ils ne lui ont prêté aucune atten-

tion, mais ont continué à parler sans savoir, très probablement, qu'elle était là. M. Havelot et le monsieur parlaient de vous, et Jane a entendu M. Havelot dire aussi clairement que n'importe quoi, et elle a dit qu'elle ne pouvait pas se tromper, que même si votre mine de glace absurde valait quelque chose, il ne laisserait jamais sa fille épouser un homme de glace. Il parlait très irrespectueux des marchands de glace, monsieur, et disait que cela le rendrait malade d'avoir un gendre dont le métier était de vendre de la glace aux bouchers, aux hôtels, aux grogshops, aux marchands de porc et à toutes ces sortes de gens, et qu'il ferait mieux épouser sa fille à l'homme qui fournissait un hôtel en saucisses qu'à celui qui lui fournissait de la glace pour empêcher ces saucisses de se gâter. Voyez-vous, monsieur, M. Havelot vit sur sa propriété comme son père avant lui, et c'est un homme très fier, avec un cœur aussi dur et aussi froid que cette glace sous votre terre ; et j'ai bien compris, monsieur, que ce serait une mauvaise chose pour vous de continuer à penser que vous préparez cette maison pour y amener Miss Havelot quand vous l'aurez épousée. Car si M. Havelot continue à vivre, ce qu'il a toutes les chances de faire, il vous faudra peut-être bien des années de fatigue avant d'avoir Miss Agnès, si jamais vous l'obtenez. Et après avoir dit cela,

monsieur, je n'en dis pas plus, et je n'aurais pas dit cela si je n'avais pas senti qu'il était de mon devoir envers le fils de votre père de l'avertir qu'il travaillait très probablement pour ce qu'il n'obtiendrait peut-être jamais, et ainsi l'empêcher de briser son cœur quand il découvrira la vérité tout d'un coup.

Là-dessus, Susan me quitta, sans offrir aucune aide pour dresser une liste de porcelaines. C'était une histoire terrible ; mais, après tout, elle n'était fondée que sur les commérages des domestiques. Dans ce pays, même des hommes fiers et riches comme M. Havelot n'avaient pas d'idées aussi absurdes sur la source de la richesse. L'argent est de l'argent, et qu'il provienne des produits ordinaires de la terre, d'où provenaient une grande partie des revenus de M. Havelot, ou d'un projet extraordinaire tel que mon éperon glaciaire, cela n'a vraiment aucune importance en ce qui concerne la position sociale de son possesseur. Quelle absurdité absolue était ce que Susan m'avait dit ! Si j'allais trouver M. Havelot et lui disais que je n'épouserais pas sa fille parce qu'il fournissait aux brasseurs et aux boulangers les produits de ses champs, ne me considérerait-il pas comme un idiot ? J'ai décidé de ne prêter aucune attention à cette histoire oiseuse. Mais hélas ! les déterminations de ce genre sont souvent de peu d'utilité. J'y ai prêté at-

tention et mon moral s'est effondré.

Le tunnel dans l'éperon glaciaire avait maintenant atteint une longueur considérable, et la glace à l'intérieur s'est avérée d'une qualité beaucoup plus fine que celle rencontrée pour la première fois, qui était d'une teinte grisâtre et quelque peu encline à s'effriter. Lorsque les ouvriers atteignirent une qualité de glace aussi bonne qu'ils pouvaient s'y attendre, ils commencèrent à agrandir le tunnel en une chambre, et à partir de là, ils proposèrent d'étendre les tunnels dans diverses directions à la manière d'une mine de charbon. La glace était transportée sur des traîneaux à travers le tunnel, puis transportée par un chemin de fer en bois jusqu'à l'embouchure du puits.

Il était relativement facile de descendre dans le puits et d'entrer dans le tunnel, et quand il arrivait que les hommes ne soient pas au travail, j'autorisais les visiteurs à descendre et à voir cette merveilleuse caverne de glace. Les murs de la chambre paraissaient semi-transparents et la lumière des bougies ou des lanternes donnait à toute la scène un aspect étrange et magnifique. On pouvait presque s'imaginer entouré d'eaux limpides, qui pouvaient à tout moment se précipiter sur vous et vous engloutir.

Régulièrement Tom Burton venait avec

un groupe de visiteurs scientifiques, et si j'avais choisi d'arrêter le travail de prélèvement de glace, admis le public et facturé un prix d'entrée, j'aurais peut-être gagné presque autant d'argent que je tirais à l'époque de la vente de la glace. Mais une telle méthode de profit me répugnait.

Pendant plusieurs jours après la communication de Suzanne, je travaillai à mes diverses opérations, m'efforçant de chasser de mon esprit les vaines absurdités dont elle m'avait parlé ; mais un de ses effets sur moi fut de me faire sentir que je ne devais pas laisser reposer sur des incertitudes des espérances si importantes. J'ai donc décidé que dès que ma maison et mon terrain seraient dans un état dont je serais pour le moment satisfait, j'irais hardiment chez M. Havelot, et, chassant de mon souvenir tout ce que Susan avait dit, l'inviter à me rendre visite et voir par lui-même les résultats de la découverte dont il avait parlé avec un tel mépris. Ce serait une réponse directe et professionnelle à ses objections insensées à mon égard, et je croyais que dans son cœur, le vieux monsieur apprécierait correctement mon action.

Vers cette époque, Aaron Boyce, un vieux fermier du comté, vint chez moi et, me trouvant dehors, il saisit l'occasion pour bavarder.

der avec moi.

— Je vous dis ce que c'est, monsieur Cuthbert, dit-il, les gens de ce coin n'ont pas reconnu ce qui est en vous. La manière dont vous avez aménagé cet endroit, et le peu de temps que vous avez mis pour le faire, suffisent à nous montrer maintenant quelle sorte d'homme vous êtes ; et je vous le dis, monsieur, nous sommes fiers de vous avoir comme voisin. Croyez-moi. Il n'y a un autre gentleman de votre âge dans ce comté qui aurait pu faire ce que vous avez fait en si peu de temps. Je m'attends à ce que maintenant vous songiez à vous marier et à constituer un ménage de façon régulière. C'est aussi naturel que, pour des poules, de pondre au printemps. Au fait, avez-vous entendu ce vieux M. Havelot penser à partir à l'étranger ? Je ne croyais pas qu'il recommencerait un jour, parce qu'il s'est plutôt bien débrouillé depuis des années, mais les vieux font des trucs bizarres aussi bien que les jeunes.

— Aller à l'étranger ! m'écriai-je. A-t-il l'intention d'emmener sa fille avec lui ?

M. Aaron Boyce sourit sombrement. C'était un grand bavard et il avait déjà obtenu les informations qu'il voulait.

— Oui, dit-il, j'ai entendu dire que c'était à cause d'elle qu'il partait. Elle a été un peu faible ces derniers temps, m'a-t-il dit, et n'a

pas pris sa nourriture, et les médecins ont dit que ce qu'il lui fallait, c'était un voyage en mer et un changement de pays.

Aller à l'étranger! Changer de pays ! C'était plus terrible que tout ce que j'avais imaginé. J'irais chez M. Havelot le soir même, la seule fois où je serais sûr de le trouver chez lui, et lui parlerais d'une manière qui ne manquerait pas de le ramener à la raison, s'il en avait. Et si je découvrais qu'il n'avait aucun sens de la bienséance ou de la justice, aucun sens de son devoir envers son prochain et sa progéniture, alors je commencerais un combat audacieux pour Agnès, un combat que je n'abandonnerais pas jusqu'à ce que, de ses propres lèvres, elle me dise que ce sera inutile. Je la suivrais au Kentucky, en Europe, jusqu'aux confins de la Terre. Je pourrais le faire maintenant. Les dépôts gelés de ma moraine terminale m'en fourniraient les moyens. Je m'éloignai et laissai le vieux fermier souriant planté là. Sans doute mes améliorations et rénovations avaient fait l'objet de commérages dans le voisinage, et il était venu voir s'il pouvait découvrir quelque chose de précis quant à leur objet. Il avait réussi, mais il avait fait plus : il m'avait énervé et lancé instantanément à la conquête d'Agnès, soit par la diplomatie, soit par la guerre.

J'avais tellement hâte de commencer cette conquête que je pouvais à peine attendre le soir. À l'heure de midi, alors que la fabrique de glace était déserte, je descendis dans le puits et pénétrai dans la chambre de glace pour voir ce qui avait été fait depuis ma dernière visite. J'ai décidé d'insister pour que des opérations sur une plus grande échelle soient immédiatement commencées, afin que je puisse avoir beaucoup d'argent pour continuer la campagne envisagée. Qu'il s'agisse de paix ou de guerre, j'aurais besoin de tout l'argent que je pouvais obtenir.

Je pris avec moi une lanterne et je fis le tour de l'excavation, qui avait maintenant vingt-cinq ou trente pieds de diamètre, examinant les nouvelles incursions qui avaient été faites dans ses murs. Il y avait un tunnel commencé en face de celui par lequel on entrait dans la chambre, mais il n'avait pas été ouvert de plus d'une douzaine de pieds, et il me sembla que les hommes n'avaient pas travaillé avec une très grande énergie. Je voulais voir un flux continu de blocs de glace de cette chambre à l'embouchure du puits.

Tout en grommelant ainsi, j'entendis derrière moi un bruit soudain comme le tonnerre et le fracas des murs, et, me retournant vivement, je vis qu'une partie du toit de la chambre s'était effondrée. Elle n'avait pas

non plus cessé de tomber. Pendant que je regardais, plusieurs grandes masses de glace sont descendues d'en haut et se sont empilées sur celle qui était déjà tombée.

Surpris et effrayé, je m'élançai vers l'ouverture du tunnel d'entrée ; mais hélas ! Je découvris que c'était le point où le toit avait cédé, et entre moi et le monde extérieur se trouvait un mur de glace solide à travers lequel il me serait aussi impossible de percer que s'il s'agissait d'une barrière de roche. Avec l'instinct vif qui vient aux hommes en danger, je regardai autour de moi pour voir si les ouvriers avaient laissé leurs outils ; mais il n'y en avait pas. Ils avaient été emmenés dehors. Puis je me levai et regardai stupidement la masse de glace tombée, qui, alors même que je la regardais, se fissurait et se brisait, pressée par le poids au-dessus d'elle, et se transformait en une barrière imperméable sans crevasse ni fissure.

Alors j'ai crié follement. Mais à quoi servaient les cris là-bas dans les profondeurs de la Terre ? Je cessai bientôt cette inutile dépense d'énergie, et, ma lanterne à la main, je me mis à faire le tour de la cavité, jetant la lumière sur les murs et le toit. Je craignais que toute la cavité ne s'effondre d'un coup et ne m'ensevelisse ici dans une tombe de glace. Mais je n'ai vu aucune fissure, ni au-

cun signe de catastrophe supplémentaire. Pourquoi penser à autre chose ? N'était-ce pas suffisant ? Car, avant que cette barrière de glace ait pu être dégagée, ne mourrais-je pas de froid ?

Je continuais maintenant à marcher, non parce que je m'attendais à trouver quoi que ce soit, mais simplement pour me réchauffer par l'action. Tant que je pouvais me déplacer, je croyais qu'il n'y avait pas de danger immédiat de succomber au froid intense ; car, quand j'étais jeune homme, voyageant en Suisse, j'avais été dans la grotte d'un glacier, et il ne faisait pas assez froid pour empêcher quelques vieilles femmes de s'y asseoir pour jouer de la cithare en échange de quelques piécettes de la part des visiteurs. Je ne pouvais espérer continuer à marcher jusqu'à ce que je sois secouru, et si je m'asseyais, ou par hasard dormais d'épuisement, je devais périr.

Plus j'y pensais, plus je devenais sûr que de toute façon je devais périr. Un homme dans un bloc de glace ne pouvait avoir aucune chance de vivre. Et Agnès ! Oh, les cieux ! quel démon des glaces s'était ligué avec le vieux Havelot pour m'enfermer dans cette prison gelée ? Pendant longtemps, j'ai continué à marcher, à battre mon corps avec mes bras et à taper du pied. L'instinct de vie

était fort en moi. Je vivrais aussi longtemps que je pourrais en pensant à Agnès. Quand je serais gelé, je ne pourrais pas penser à elle.

Parfois, je m'arrêtais et j'écoutais. J'étais sûr de pouvoir entendre des bruits, mais je ne pouvais pas dire s'ils étaient au-dessus de moi ou non. Au centre de la barrière de glace, à environ quatre pieds du sol, se trouvait un vaste bloc de la substance gelée qui était exceptionnellement claire et il me semblait qu'à travers elle je pouvais voir des lueurs scintillantes, comme si des gens se promenaient avec des lanternes. Il était tout à fait certain que l'accident avait été découvert; car, si le bruit du tonnerre n'avait pas été entendu par des personnes à l'extérieur, les ouvriers auraient vu ce qui s'était passé dès qu'ils seraient entrés dans le tunnel pour commencer leurs opérations de l'après-midi.

Au début, je me demandais pourquoi ils ne s'étaient pas mis au travail et n'avaient pas coupé cette barrière et ne m'avaient pas laissé sortir. Mais il me vint soudain à l'esprit une raison de ce manque d'énergie qui était plus glaçante que les murs luisants qui m'entouraient : pourquoi croiraient-ils que j'étais dans la chambre froide ? Je n'avais pas l'habitude de venir ici très souvent, mais j'avais l'habitude d'errer seul à toute heure de la journée. Cette pensée m'a fait sentir que je

pouvais aussi bien m'allonger sur le sol de cette horrible grotte et mourir sur le coup. Les ouvriers pourraient penser qu'il est dangereux d'exploiter plus loin dans cette partie du glacier et commencer les opérations à un autre point. Je me suis assis un moment, puis je me suis relevé involontairement et j'ai commencé ma ronde fatiguée. Soudain, j'ai pensé à regarder ma montre. Il était près de cinq heures. J'étais resté plus de quatre heures dans cet endroit affreux, et je ne croyais pas pouvoir continuer à faire travailler mes membres bien plus longtemps. Les lumières que j'avais vues avaient cessé. Il était tout à fait clair que les ouvriers n'avaient aucune idée que quelqu'un était emprisonné dans la grotte.

Mais peu de temps après être arrivé à cette conclusion, j'ai vu à travers le bloc de glace clair un grain de lumière, et il est devenu de plus en plus fort, jusqu'à ce que je croie qu'il était proche de l'autre côté du bloc. Là, il est resté immobile ; mais il semblait y avoir d'autres points de lumière qui se déplaçaient d'une manière étrange, et près de lui. Maintenant, je me tenais près de l'amas de glace à regarder. Quand mes pieds sont devenus très froids, je les ai piétinés ; mais là je restais fasciné, car ce que je voyais était vraiment surprenant. Une grande lueur de feu apparut de l'autre côté du bloc ; puis

elle disparut soudainement et fut remplacée par une autre. Celle-ci disparut et une autre prit sa place, chacune semblant se rapprocher de plus en plus de moi. Encore et encore, ces lueurs sont apparues. Elles atteignirent le centre du bloc ; elles s'approchaient de mon côté. Enfin l'une d'elles était si près de moi que j'ai cru qu'elle était sur le point de percer, mais elle disparut. Puis il y eut quelques coups rapides et le bout d'un morceau de fer dépassa du bloc. Celui-ci fut retiré et, par l'ouverture, parvint une voix qui dit : « M. Cuthbert, êtes-vous là-dedans ? C'était la voix d'Agnès !

Faible et froid comme j'étais, le feu et l'énergie me revinrent à ces mots.

— Oui, m'écriai-je, la bouche contre le trou. Agnès, c'est vous ?

— Attendez une minute. Je dois l'agrandir. Je dois l'empêcher de se fermer.

Les lueurs ardentes revinrent, courant d'avant en arrière à travers le long trou dans le bloc de glace. Je pouvais voir maintenant ce qu'elles étaient. C'étaient des fers utilisés par les plombiers pour faire fondre la soude et ce genre de choses, et Agnès les chauffait probablement dans un petit four à l'extérieur, et les retirait aussi vite qu'ils refroidissaient. Il ne fallut pas longtemps pour que l'ouverture soit très agrandie; et puis un

long tube d'étain de près de deux pouces de diamètre, qui atteignit presque, mais pas tout à fait mon côté du bloc.

Maintenant revint la voix d'Agnès :

— Oh, M. Cuthbert, êtes-vous vraiment là ? Êtes-vous écrasé ? Êtes-vous blessé ? Êtes-vous presque gelé ? Êtes-vous affamé ? Dites-moi vite si vous êtes encore en sécurité.

Si je me trouvais dans un palais capitonné de la soie la plus douce et rempli des odeurs épicées de mille roseraies, je n'aurais pas pu être plus satisfait de mon environnement que je ne l'étais à ce moment-là. Agnès n'était pas à deux pas ! Elle me disait qu'elle tenait à moi ! En très peu de mots, je l'assurai que je n'étais pas blessé. Alors je fus sur le point de lui dire que je l'aimais, car je croyais qu'il ne fallait pas perdre un instant pour lui faire cet aveu. Je ne pouvais pas mourir sans qu'elle le sache. Mais l'apparition d'une masse de papier à l'autre bout du tube empêcha l'expression de mes sentiments. Cela fut lentement poussé jusqu'à ce que je puisse l'atteindre. Puis vinrent les mots :

— M. Cuthbert, ce sont des sandwiches. Mangez-les immédiatement et promenez-vous pendant que vous le faites. Vous devez vous tenir au chaud jusqu'à ce que les

hommes vous rejoignent.

Obéissant au moindre souhait de cette chère créature, je fis deux fois le tour de la grotte, dévorant les sandwiches au passage. C'était la nourriture la plus délicieuse que j'aie jamais goûtée. Ils m'ont été donnés par Agnès. Je suis revenu à l'ouverture. Je n'ai pas pu commencer immédiatement mon aveau. Je devais d'abord poser une question.

— Est-ce qu'ils peuvent m'atteindre ? demandai-je. Est-ce que quelqu'un essaie de faire ça ? Travaillent-ils là-bas avec vous ? Je ne les entends pas du tout.

— Oh, non, répondit-elle. Ils ne travaillent pas ici. Ils sont au sommet de la falaise, essayant de creuser jusqu'à vous. Ils avaient peur de se mêler de la glace ici, de peur qu'il en tombe davantage et qu'ils vous écrasent, vous et les hommes également. Oh, il y a eu une effroyable excitation depuis qu'on a découvert que vous étiez là-dedans !

— Comment ont-ils pu savoir que j'étais ici ? demandai-je.

— C'est votre vieille Susan qui y a pensé la première. Elle vous a vu marcher vers le puits vers midi, puis elle s'est souvenue qu'elle ne vous avait plus revu ; et quand ils sont entrés dans le tunnel ici, ils ont trouvé l'une des lanternes disparue et le gros bâton

que vous portez généralement gisant là où la lanterne avait été. Ensuite, on a su que vous deviez être à l'intérieur. Oh, alors il y avait un moment horrible ! Le contremaître des glaces a tout examiné et a dit qu'ils devaient creuser jusqu'à vous par le haut. Il a mis ses hommes au travail; mais ils ne pouvaient pas faire grand-chose, car ils n'avaient presque pas de bêches. Ensuite, ils ont envoyé chercher de l'aide en ville et au nouveau parc pour les Italiens qui y travaillaient. D'après la façon dont ces hommes se sont mis au travail, vous auriez pu penser qu'ils creuseraient tout l'escarpement en cinq minutes environ ; mais ils ne l'ont pas fait. Personne ne semblait savoir quoi faire, ni comment se rendre au travail ; et le trou qu'ils ont fait quand ils ont commencé a été rempli d'hommes presque aussi vite qu'ils ont jeté les pierres et le gravier. Je ne crois pas que quelque chose aurait été fait correctement si votre ami, M. Burton, n'était pas arrivé avec deux messieurs scientifiques, et depuis ce moment, il a tout dirigé. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point il est splendide ! Je l'ai adoré quand je l'ai vu donner ses ordres et faire sauter tout le monde dans le bon sens.

— Tom est un homme très doué, dis-je. C'est à lui de diriger ce genre de travail, et il n'est pas étonnant qu'il sache le faire. Mais, Agnès, ils ne pourront jamais descendre jus-

qu'à moi, et nous ne savons pas que ce toit ne peut pas s'effondrer sur moi à tout moment; et avant que cela ou quoi que ce soit d'autre n'arrive, je veux vous dire...

— M. Cuthbert, dit Agnès, y a-t-il beaucoup d'huile dans votre lanterne ? Ce serait épouvantable si elle s'éteignait et vous laissait là dans le noir. J'y ai pensé et je vous ai apporté une petite bouteille de pétrole pour que vous puissiez la remplir. Je vais pousser la bouteille maintenant, si vous voulez bien.

Et sur ces mots une grande fiole, bouchon de liège en avant, traversa lentement le tube, propulsée par l'un des fers à souder. Puis vint la voix d'Agnès :

— S'il vous plaît, remplissez votre lanterne immédiatement, car si elle s'éteint, vous ne pourrez pas la trouver dans l'obscurité ; puis faites plusieurs fois le tour de la grotte, car vous êtes resté immobile trop longtemps déjà.

J'obéis à ses injonctions, mais en deux ou trois minutes j'étais de nouveau au bout du tube.

— Agnès, dis-je, comment êtes-tu venue ici ? Avez-vous inventé dans votre esprit ce moyen de communiquer avec moi ?

— Oh oui; Je l'ai fait, déclara-t-elle. Tout le monde a dit qu'il ne fallait pas toucher à

cette masse de glace, mais je savais très bien que cela ne lui ferait pas de mal de la percer.

— Mais comment se fait-il que vous soyez là ? demandai-je.

— Oh, j'ai couru dès que j'ai entendu parler de l'accident. Tout le monde a couru ici. Tout le comté est au sommet de la falaise; mais personne ne voulait entrer dans le tunnel, car ils craignaient qu'il n'en tombe davantage. J'ai donc pu travailler ici toute seule, et j'en suis très contente. J'ai vu le fer à souder et le petit four à l'extérieur de votre maison où les plombiers les utilisaient, et je les ai apportés ici moi-même. Puis j'ai pensé qu'un simple trou dans la glace pourrait bientôt se recongeler, et si vous étiez vivant à l'intérieur, je ne pourrais rien faire pour vous aider ; et alors j'ai couru à la maison et j'ai récupéré mon porte-diplôme, dont un bout avait fondu, et je l'ai apporté pour le coller dans le trou. Je suis tellement content que ce soit assez long, ou presque.

— Oh, Agnès, m'écriai-je, vous avez pensé à tout cela pour moi ?

— Bien sûr, M. Cuthbert, répondit-elle, avant que j'aie eu la chance de dire quoi que ce soit de plus. Vous étiez en grand danger de périr avant que les hommes ne vous atteignent, et personne ne semblait penser à un moyen de vous soulager immédiatement.

Et ne pensez-vous pas qu'une éducation col-
légiale est une bonne chose pour les filles...
du moins, que ça l'était pour moi ?

— Agnès, m'écriai-je, laissez-moi parler.
Je veux vous dire, je dois vous dire...

Mais la voix d'Agnès était plus claire que
la mienne et elle dominait mes paroles.

— M. Cuthbert, dit-elle, nous ne pouvons
pas tous les deux parler à travers ce tube en
même temps dans des directions opposées.
J'ai ici une bouteille d'eau pour vous, mais
j'ai bien peur qu'elle ne passe pas par l'étui à
diplômes.

— Oh, je ne veux pas d'eau, dis-je. Je
peux manger de la glace si j'ai soif. Ce que je
veux, c'est vous dire...

— M. Cuthbert, dit-elle, vous ne devez
pas manger cette glace. L'eau qui a été gelée
il y a d'innombrables siècles peut être très
différente de l'eau des temps modernes et
peut ne pas vous convenir. N'y touchez pas,
s'il vous plaît. Je vais pousser la bouteille à
travers si je peux. J'ai essayé de penser à
tout ce dont vous pourriez avoir besoin et je
les ai tous apportés d'un coup ; car, si je ne
pouvais garder le trou ouvert, je voulais vous
les apporter sans perdre une minute.

À ce moment la bouteille apparut lente-
ment. C'était une petite bouteille de bière, je

crois, et plusieurs fois j'ai eu peur qu'elle ne colle et ne coupe la communication entre moi et le monde extérieur, c'est-à-dire entre moi et Agnès. Mais enfin le bouchon et le goulot apparurent, et je le fis passer. Je n'en ai pas bu, mais j'ai immédiatement appliqué ma bouche sur le tube.

— Agnès, dis-je, ma chère Agnès, vraiment il ne faut pas m'empêcher de parler. Je ne peux pas retarder une minute de plus. C'est une position épouvantable pour moi, et comme vous ne semblez pas vous en rendre compte... »

— Mais je me rends compte, monsieur Cuthbert, que si vous ne vous promenez pas, vous allez certainement geler avant de pouvoir être secouru. Entre deux ou trois mots, vous voulez faire au moins quelques pas dans cet endroit. Comme ce serait affreux si vous deveniez tout à coup engourdi et raide ! Tout le monde y pense. Les meilleurs creuseurs que M. Burton avait étaient des hommes de trois couleurs ; mais après avoir creusé rien de plus profond qu'un puits, ils sont remontés effrayés et ont dit qu'ils ne creuseraient pas une autre pelletée pour le monde entier. Peut-être que vous ne le savez pas, mais il y a une histoire à propos du comté selon laquelle l'enfer des nègres se trouve sous votre propriété. Vous savez, beaucoup

de gens de couleur s'attendent à être éternellement punis par la glace et non par le feu...

— Agnès, interrompis-je, je suis puni par la glace et le feu. S'il vous plaît, laissez-moi vous dire...

— J'allais dire, M. Cuthbert, interrompit-elle, que lorsque les Italiens ont entendu pourquoi les hommes de couleur étaient sortis du trou, ils n'y allaient pas non plus, car ils ont tout autant peur de la glace éternelle que les nègres, et étaient sûrs que si le fond débouchait dans ce trou, ils tomberaient dans un monde inférieur gelé. Il n'y avait donc rien d'autre à faire que d'envoyer chercher des indigents, et ils travaillent maintenant. Vous savez que les pauvres doivent faire ce qu'on leur dit sans tenir compte de leurs croyances. Ils en ont récupéré une douzaine à l'hospice. Quelqu'un a dit qu'ils les avaient simplement jetés dans le trou. Maintenant, je dois arrêter de parler, car il est temps pour vous de vous promener à nouveau. Voudriez-vous un autre sandwich ?

— Agnès, dis-je en m'efforçant de parler calmement, tout ce que je veux c'est pouvoir vous dire...

— Et quand vous marchez, monsieur Cuthbert, vous feriez mieux de rester sur le bord de la chambre, car on ne sait pas quand

ils peuvent passer. M. Burton et le contremaître des hommes de glace ont mesuré le talus de sorte qu'ils disent que le trou qu'ils font est exactement au milieu de la chambre dans laquelle vous vous trouvez, et si vous marchez tout autour, les blocs ne tomberont peut-être pas sur vous.

— Si vous ne m'écoutez pas, Agnès, dis-je, j'irai m'asseoir n'importe où, n'importe où, là où la mort viendra le plus vite sur moi. Votre froideur est pire que la froideur de la grotte. Je ne peux pas le supporter.

— Mais, M. Cuthbert, dit Agnès, parlant, pensai-je, avec une certaine agitation, je vous ai écouté, et que pouvez-vous avoir de plus à dire ? S'il y a quelque chose que vous voulez, faites le moi savoir. Je vais courir te le chercher.

— Il n'est pas nécessaire que vous partiez pour fournir ce que je veux, dis-je. C'est là avec vous. C'est vous.

— M. Cuthbert, dit Agnès d'une voix très basse, mais si distincte que je pouvais entendre chaque mot, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux que vous vous consacriez entièrement à vous garder chaud et fort ? Car si vous vous laissez engourdir, vous risquez de vous endormir et de geler.

— Agnès, dis-je, je ne bougerai pas de ce

petit trou tant que je ne vous aurai pas dit que je vous aime, que je n'ai aucune raison de me soucier de la vie ou du sauvetage à moins que vous ne me rendiez mon amour, à moins que vous ne vouliez être mienne. Parlez-moi vite, Agnès, car il se peut que je ne sois pas sauvé et que je ne sache jamais si mon amour pour vous est rendu ou non.

À ce moment, il y eut un énorme fracas derrière moi et, en me retournant, je vis une masse de glace brisée sur le sol de la grotte, avec un nuage de poussière et de plus petits fragments tombant toujours. Et puis, avec un grand grattement et un grand hurlement assez fort pour réveiller les échos de toutes les régions inférieures, descendit un cordonnier ivre et roux. Je ne pouvais pas dire qu'il était ivre à ce moment-là, mais j'ai reconnu l'homme au moment où j'ai vu sa tête, et c'est la boisson qui l'avait envoyé à l'hospice.

Mais le cordonnier gesticulant et hurlant n'atteignit pas le sol. Une corde avait été attachée autour de sa taille pour empêcher une chute au cas où le fond de la fosse céderait soudainement, et il était suspendu dans les airs avec le visage blanc et les yeux exorbités, jurant et implorant avec véhémence d'être tiré vers le haut. Mais avant qu'il n'ait reçu la moindre réponse d'en haut, ou que je puisse lui parler, une pluie de pierres et de

gravier est arrivée par le trou dans le toit de la grotte, et avec elles un Italien frénétique, les jambes et les bras écartés, le visage fou de terreur.

Au moment où il apparut, il saisit la corde du cordonnier et, bien qu'en un instant il tombât lourdement sur le sol de la chambre, cela amortit sa chute et il ne parut pas blessé. Instantanément, il s'accroupit et se mit presque à quatre pattes, et se mit à courir autour de la chambre, se tenant près des murs et criant, je suppose à ses saints, de le préserver des tourments des damnés gelés.

Au milieu de ce brouhaha, la voix d'Agnès parvint par le trou :

— Oh, M. Cuthbert, que s'est-il passé ? Es-tu vivant?"

J'étais si déçu par l'apparition de ces misérables intrus au moment où il allait être décidé si ma vie -- devait-elle durer des années, ou quelques minutes seulement -- devait-elle être sombre ou lumineuse, et j'étais si secoué et surpris par la manière dont ils entrèrent en scène, que je ne pouvais pas immédiatement former les mots nécessaires pour informer Agnès de ce qui s'était passé. Mais, rassemblant mes facultés, j'étais sur le point de parler, quand soudain, avec la force de la patte arrière d'un mulet, je fus poussé

loin de l'ouverture, et l'Italien démoniaque frappa de sa grande bouche au bout du tube et rugit à travers lui un volume de jurons et de supplications. Je tentai d'écarter le misérable être, mais j'aurais tout aussi bien pu essayer de déplacer la barrière de glace elle-même. Il s'était aperçu que quelqu'un du dehors me parlait, et dans sa frénésie il suppliait qu'on le laissât sortir.

Tout en m'efforçant de déplacer l'homme, je fus saisi par le bras, et en me retournant, j'aperçus le visage pâle du cordonnier. Ils l'avaient laissé tomber pour qu'il atteigne le sol. Il essaya de tomber à genoux devant moi, mais la corde était si courte qu'il n'a pu parcourir qu'une partie du chemin et a présenté une apparence des plus ridicules, le but de ses bottes raclant le sol glacé et ses bras jetés comme s'il pagayait comme un têtard.

— Oh, ayez pitié de moi, monsieur, dit-il, et aidez-moi à sortir de cet endroit épouvantable. Si vous allez au trou et que vous criez que c'est vous, ils me remonteront ; mais s'ils vous font sortir d'abord, ils ne penseront jamais à moi. Je suis un pauvre homme, monsieur, mais je n'ai jamais rien fait pour être emballé dans la glace avant de mourir.

Remarquant que l'Italien avait laissé l'extrémité de l'ouverture dans le bloc de glace,

et qu'il criait maintenant dans le puits ouvert, je courus vers le canal de communication que mon Agnès m'avait ouvert, et j'appelai par lui mais mon aimée était partie.

L'extrémité d'une échelle apparaissait maintenant à l'ouverture du toit, et celle-ci était descendue jusqu'à ce qu'elle atteigne le sol. Je me dirigeai vers elle, mais avant d'avoir parcouru la moitié de la distance, le cordonnier effrayé et l'Italien maniaque sautèrent dessus et, avec des cris et des jurons, commencèrent une lutte acharnée pour la possession de l'échelle. Ils auraient pu monter rapidement l'un après l'autre, mais chacun n'avait d'autre souci que d'être le premier ; et tandis que l'un saisissait les barreaux, il était tiré par l'autre, jusqu'à ce que je craignisse que l'échelle ne soit mise en pièces. Le cordonnier s'avança enfin d'un peu, lorsque l'Italien sauta sur son dos, essayant de lui grimper dessus ; et ainsi de suite ils remontèrent le puits, se battant, jurant, donnant des coups de pied, égratignant, secouant et arrachant l'échelle, qui avait été attachée à une autre afin d'augmenter sa longueur, de sorte qu'elle risquait de se briser et de se déchirer d'une manière qui faisait qu'ils tomberaient probablement tous les deux la tête la tête la première. Ils montaient, remplissant si complètement le puits de leurs formes qui se débattaient et de leurs

cris sauvages que je ne pouvais rien voir ni rien entendre, et j'avais peur, en fait, de regarder vers le haut.

Comme j'en fus informé par la suite, l'Italien, qui s'était glissé dans le trou par accident, s'enfuit comme un lièvre effrayé dès qu'il eut les pieds sur la terre ferme, et le cordonnier s'assit et s'évanouit. Par cette prestation, il obtint d'un quidam bienveillant un verre de whisky, le premier qu'il buvait depuis qu'il était interné à l'hospice.

Mais une voix est rapidement descendue du puits pour m'appeler. J'ai reconnu qu'il s'agissait de Tom Burton et j'ai répondu que j'étais en sécurité et que je montais l'échelle. Mais dans ma tentative de grimper, j'ai constaté que j'étais incapable de le faire. Frigorifié et raidi par le froid et affaibli par la fatigue et l'excitation, je crois que je n'aurais jamais pu quitter cette glacière si mon fidèle ami n'était pas descendu et ne m'avait vigoureusement aidé à atteindre la surface.

Assis par terre, adossé à un grand chêne, je fus bientôt entouré par une foule de mes voisins, les ouvriers et les gens qui avaient été attirés sur place par la nouvelle de l'étrange accident, pour me regarder comme si j'étais un inconnu excavé des entrailles de la Terre. Je sirotais du brandy et de l'eau que Burton m'avait tendus, quand Aaron Boyce

s'est glissé devant moi.

— Eh bien, monsieur, dit-il, je suis très heureux que vous vous soyez tiré d'affaire. Je dois dire que je ne m'attendais pas à ce que vous le fassiez. J'ai toujours été sûr qu'il n'était pas juste de se mêler de choses qui vont à l'encontre de la nature, et je ne doute pas que vous le constaterez par vous-même et que vous remplirez tous les tunnels et les puits que vous avez construits. La glace qui vient sur les étangs et les rivières était assez bonne pour nos ancêtres, et elle devrait être assez bonne pour nous. Et quant à ce truc froid que vous trouvez dans votre gravière, je ne crois pas du tout que ce soit de la glace ; et si c'est le cas, c'est comme si c'était fait d'une chose qui gèle plus facilement que l'eau. Car tout le monde sait que l'eau ne gèle pas dans un puits, et si ce n'est pas le cas, pourquoi devrait-elle le faire dans un trou quelconque dans le sol ? Alors peut-être est-il tout aussi bien que vous vous soyez enfermé là-bas, monsieur, et que vous découvriez par vous-même à quel point il est dangereux de tromper la nature et d'essayer d'extraire de la glace du fond du sol au lieu du haut de l'eau.

Ce discours m'a mis en colère, car je savais que le vieux Boyce était un homme qui était toujours heureux de s'emparer de tout

ce qui avait mal tourné et d'essayer de l'aggraver ; mais j'étais trop faible pour lui répondre.

Ceci, cependant, n'aurait pas été nécessaire, car Tom Burton s'est retourné contre lui.

— Idiot, dit-il, si c'est votre façon de penser, autant dire que si un puits s'effondre, vous ne devez plus jamais creuser pour trouver de l'eau, ou que personne ne doit avoir de cave sous sa maison de peur que la maison ne tombe dedans. Il n'y a pas plus de danger que la glace sous nos pieds cède à nouveau qu'il n'y a que cet escarpement cède sous nos pieds. Cette rupture dans le toit du tunnel de glace a été causée par le fait que j'ai creusé la face de la falaise très près de cet endroit. La température élevée de l'air extérieur a affaibli la glace et elle est tombée. Mais ici-bas, sous ce sol et à l'abri des influences de la chaleur de l'air extérieur, la masse de glace est plus solide que le roc. Nous construirons une arche en briques au-dessus de l'endroit où l'accident s'est produit, et alors il n'y aura pas de mine plus sûre sur ce continent que cette mine de glace.

C'était un discours sage et diplomatique de Burton, et il s'est avéré m'être d'un grand service ; car les hommes qui avaient enlevé

la glace avaient été effrayés par la chute du tunnel, et quand il fut prouvé que ce que Burton avait dit au sujet de la cause de l'affaiblissement de la glace était tout à fait exact, ils voulurent se remettre au travail.

Je commençai alors à me sentir plus fort et mieux, et, me levant, je jetai un coup d'œil ici et là dans la foule, espérant apercevoir Agnès. Mais je ne fus pas très surpris de ne pas la voir, car elle hésiterait naturellement à s'imposer au milieu de cette société bigarrée ; mais je sentais qu'il fallait que j'aie la chercher sans perdre une minute, car si elle retournait chez son père, je ne pourrais peut-être plus la revoir.

Aux abords de la foule, je rencontrai Susan, qui était presque submergée de joie de me voir à nouveau en sécurité. Je lui serrai la main, mais, sans répondre à ses chaudes protestations de reconnaissance et de joie, je lui demandai si elle avait vu miss Havelot.

— Mademoiselle Agnès ! s'exclama-t-elle. Pourquoi, non, monsieur ; Je suppose qu'elle est à la maison ; et si elle est venue ici avec le reste des voisins, je ne l'ai pas vue ; car quand j'ai su ce qui s'était passé, monsieur, j'étais si faible que je me suis assise tout d'un bloc dans la cuisine, et j'ai juste eu assez de force pour sortir.

— Oh, je sais qu'elle était ici, m'écriai-je.

J'en suis sûr, et j'espère qu'elle n'est pas encore rentrée chez elle.

— Vous savez qu'elle était là ! s'exclama Suzanne. Pourquoi, comment diable pourriez-vous savoir cela?

Je ne répondis pas que ce n'était pas sur la terre mais en dessous, que je m'en rendis compte, mais me précipitai vers la maison Havelot, espérant rattraper Agnès si elle avait pris ce chemin. Mais je ne la vis pas, et soudain une idée surprenante me vint, et je fis demi-tour et courus chez moi aussi vite que possible. Quand j'atteignis mes terres, j'allai directement à l'embouchure du puits. Il n'y avait personne là-bas, car la foule s'était rassemblée en une masse solide au sommet de la falaise, écoutant une conférence de Tom Burton, qui jugeait bon de promouvoir la croissance de l'intérêt et une opinion saine en ce qui concerne sa merveilleuse découverte et ma précieuse possession. Je me précipitai dans le puits, et près de son extrémité, juste avant qu'il ne rejoigne le tunnel de glace, je vis Agnès assise sur la piste en bois. Elle n'était pas inconsciente car, à mon approche, elle tourna légèrement la tête. Je bondis vers elle; je m'agenouillais à côté d'elle. Je la pris dans mes bras.

— Oh, Agnès, ma chère Agnès, m'écriai-

je, qu'y a-t-il ? Que vous est-il arrivé ? Un morceau de glace est-il tombé sur vous ? Avez-vous glissé et vous vous êtes fait mal ?

Elle tourna ses beaux yeux vers moi et pendant un moment, elle resta muette. Puis elle dit :

— Et ils vous ont fait sortir ? Et vous êtes dans votre bon sens ?

— Esprit droit ! m'écriai-je. Je n'ai jamais perdu la tête. Que pensez-vous de...

— Oh, vous avez dû, dit-elle, quand vous m'avez crié dessus de cette manière horrible. J'ai eu tellement peur que je suis tombé à la renverse et j'ai dû m'évanouir.

Tremblant d'amour et d'anxiété, je ne pus m'empêcher de rire.

— Oh, ma chère Agnès, je ne vous ai pas crié dessus. C'était un Italien fou qui est tombé dans le trou qu'ils ont creusé.

Puis je lui ai dit ce qui s'était passé.

Elle poussa un doux soupir.

— Je suis si heureuse d'entendre cela, déclara-t-elle. Il y a une chose à laquelle je pensais juste avant que tu viennes et qui m'a un peu réconfortée ; les mots et les cris que j'ai entendus étaient terriblement désagréables, et d'une manière ou d'une autre, je ne pouvais pas relier ce genre de chose avec

vous.

Il me sembla alors que pendant cette conversation j'avais tenu mon aimée dans mes bras, et qu'elle n'avait pas montré le moindre signe de résistance ou de désapprobation. Cela fit battre mon cœur.

— Oh, Agnès, dis-je, je crois vraiment que vous m'aimez sinon vous n'auriez pas été ici, vous n'auriez pas fait pour moi tout ce que vous avez fait. Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu quand je vous ai parlé à travers ce mur de glace, à travers le trou que votre cher amour y avait fait ? Pourquoi, alors que j'étais dans une si terrible situation, ne sachant pas si je devais mourir ou vivre, n'avez-vous pas réconforté mon cœur avec un mot doux ?

— Oh, Walter, répondit-elle, il n'était pas du tout nécessaire que vous disiez tout ce que vous avez dit, car je m'en doutais auparavant, et dès que vous avez commencé à m'appeler Agnès, j'ai su, bien sûr, ce que vous en ressentiez. Et, d'ailleurs, il fallait bien que vous bougiez pour ne pas geler. Mais la grande raison pour laquelle je ne vous ai pas encouragé à continuer à parler de cette façon, c'est que j'avais peur que des gens n'entrent dans le tunnel, et comme, bien sûr, vous ne sauriez pas qu'ils étaient là, vous continueriez à me parler d'amour à tra-

vers mon étui à diplômes, et vous savez que j'aurais péri de honte si j'avais dû rester là avec ce vieux M. Boyce, et je ne sais qui d'autre, écoutant vos paroles, qui m'étaient très douces, Walter, mais qui leur auraient semblé terriblement drôles.

Quand elle dit que mes paroles lui avaient été douces, je laissai tomber la considération de tous les autres sujets.

Lorsque, environ dix minutes après, nous sommes sortis du puits, nous avons été accueillis par Susan.

— Bénissez mon âme et mon corps, M. Cuthbert ! s'exclama-t-elle. Avez-vous trouvé cette jeune femme là-bas, au centre de la Terre ? Il me semble que tout ce que vous voulez vous vient du sol. Mais je vous cherchais pour vous dire que M. Havelot est venu ici après sa fille, et je suis sûr que s'il avait su où elle était, il aurait eu une peur bleue.

— Père ici ! s'écria Agnès. Où est-il maintenant ?

— Je pense qu'il est rentré chez lui, mademoiselle. En fait, j'en suis sûr. Sur ma fille Jennie, qui était ici comme toutes les autres personnes du comté, je crois vraiment lui avoir dit -- et j'étais fier qu'elle ait eu l'esprit de lui parler de cette façon -- que votre cœur était presque brisé quand vous avez entendu

parler de M. Cuthbert enfermé dans la glace, et que vous étiez très probablement dans votre propre chambre en pleurant toutes les larmes de votre corps. Quand il a entendu cela, il a regardé tout autour de lui, et il m'a demandé s'il pouvait entrer dans la maison ; et quand je lui ai dit qu'il était le bienvenu, il est entré. J'ai offert de lui faire visiter, ce qu'il a refusé car, dit-il, il avait été là assez souvent; et il allait partout, je le crois bien, sauf au grenier et à la cave. Et après avoir fini son inspection, il est allé à la grange puis est rentré chez lui à pied.

— Je dois aller le voir immédiatement, dit Agnès.

— Mais pas seule, dis-je.

Ensemble, nous avons traversé les bois, traversé le petit champ et traversé la pelouse d'Havelot jusqu'à la maison. On nous a dit que le vieux monsieur était dans sa bibliothèque, et ensemble nous sommes entrés dans la pièce.

M. Havelot était assis près d'une table sur laquelle reposaient plusieurs volumes ouverts d'une encyclopédie. Quand il s'est retourné et nous a vus, il a fermé son livre, reculé sa chaise et enlevé ses lunettes.

— Sur ma parole, monsieur, s'écria-t-il. La première chose que vous fassiez après

qu'ils vous aient retiré de la terre est de venir ici et d'enfreindre mes ordres.

— Je suis venu sur l'invitation de votre fille, monsieur.

— Et de quel droit vous invite-t-elle, j'aimerais le savoir ?

— Elle a tous les droits, car c'est à elle que je dois mon existence.

— Quelles absurdités ! s'exclama le vieil homme. Les gens ne doivent pas leur existence aux créatures idiotes dont ils tombent amoureux.

— Je vous assure que j'ai raison, monsieur.

Et puis je lui racontai ce que sa fille avait fait, et comment, grâce à son action angélique, mes sauveteurs avaient trouvé un être vivant au lieu d'un cadavre gelé.

— Fadaïses ! dit M. Havelot. Les gens peuvent vivre à une température de trente-deux degrés au-dessus de zéro tout l'hiver. Dans le Minnesota, ils pensent que c'est chaud. Et vous lui avez donné à manger et à boire grâce à votre étui à diplômes ! Eh bien, mademoiselle, je vous ai dit que si vous essayiez de faire griller des châtaignes dans cet étui à diplômes, le fond sortirait.

— Mais voyez-vous, père, dit Agnès avec

ferveur, la raison pour laquelle j'ai fait cela, c'est que lorsque je les ai fait rôtir dans quelque chose de peu profond, ils ont sauté dans le feu, mais ils ne pouvaient pas sauter hors de l'étui à diplômes.

— Eh bien, quelque chose d'autre semble en être sorti, dit le vieux monsieur, et quelque chose dont je ne suis pas satisfait. J'ai parcouru ces livres, monsieur, et j'ai lu les articles sur la glace, les glaciers et les grottes, et je n'ai trouvé aucune trace de quoi que ce soit dans toute l'histoire du monde qui ressemble le moins du monde à l'histoire du coq et du taureau qu'on m'a racontée au sujet d'une langue d'un glacier qui s'est effondrée dans une grotte dans votre sol, et y est restée à travers tous les âges géologiques, et les ères de formation, et les périodes d'existence animée jusqu'aux jours de Noé, et Moïse, et Mathusalem, et Ramsès II, et Alexandre le Grand, et Martin Luther, et John Wesley, à ce jour, pour que vous creusiez et vendiez à la Williamstown Ice Company.

— Mais c'est ce qui s'est passé, monsieur, dis-je.

— Et d'ailleurs, mon père, ajouta Agnès, l'or et l'argent que les gens tirent des mines peuvent avoir été dans le sol aussi longtemps que cette glace l'a été.

— foutaises ! dit M. Havelot. Ces cas ne sont pas du tout similaires. Il est tout simplement impossible qu'un morceau de glacier soit tombé dans une grotte et ait été ainsi préservé. La température des grottes est toujours au-dessus du point de congélation, et cette glace aurait fondu un million d'années avant votre naissance.

— Mais, mon père, dit Agnès, la température des grottes remplies de glace doit être bien inférieure à celle des grottes communes.

— Et à part ça, ajoutai-je, la glace est toujours là, monsieur.

— Cela ne fait pas la moindre différence, répondit-il . C'est contre toute raison et tout bon sens qu'une telle chose ait pu se produire. Même s'il y avait jamais eu un glacier dans cette partie du pays et si la partie inférieure de celui-ci dépassait un immense trou dans le sol, cette extrémité saillante ne se serait jamais cassée et ne serait jamais tombée. Les glaciers sont trop épais et massifs pour cela.

— Mais le glacier est là, monsieur, dis-je, malgré votre propre raisonnement.

— Et puis, continua le vieux monsieur, s'il y avait eu une grotte et un éperon en saillie, la glace aurait progressivement fondu

et coulé dans la grotte, et nous aurions eu un lac et non une mine de glace. C'est une parfaite absurdité.

— Mais il est là, malgré tout, dis-je.

— Et vous ne pouvez pas renverser les faits, vous savez, père, ajouta Agnès.

— Faits confus ! s'écria-t-il. Je fonde mes arguments sur une raison sobre et froide ; et rien ne résiste à la raison. La chose est impossible et, par conséquent, elle ne s'est jamais produite. Je suis allé chez vous, monsieur, quand j'ai entendu parler de l'accident, car le malheur de mes voisins m'intéresse, quelle que soit mon opinion sur eux, et quand j'ai appris que vous aviez été tiré de votre ridicule situation, j'ai parcouru votre maison, et j'ai été heureux de la trouver dans un état aussi bon ou meilleur que je ne l'avais connu du temps de votre respectable père. J'ai été heureux de voir l'amélioration de votre situation; mais quand on me dit, monsieur, que votre prospérité apparente repose sur une absurdité telle qu'un glacier dans une colline de gravier, je ne peux que sourire avec mépris, monsieur.

J'en avais un peu marre.

— Mais le glacier est là, monsieur, dis-je, et j'enlève de la glace tous les jours, et j'ai des raisons de croire que je peux continuer à

l'enlever pour le reste de ma vie. Avec de tels faits devant moi, je dois dire, monsieur, que je ne me soucie pas le moins du monde de la raison.

— Et je suis ici, père, dit Agnès en s'approchant de moi, et ici je veux continuer pour le reste de mes jours.

Le vieux monsieur la regarda.

— Et, je suppose, dit-il, que vous aussi, vous ne vous souciez pas le moins du monde de la raison ?

— Pas le moins, déclara Agnès.

— Eh bien, dit M. Havelot en se levant, j'ai fait tout ce que je pouvais pour vous faire entendre raison à tous les deux, et je ne peux pas faire plus. Je désespère de faire de vous des êtres humains sensés, alors autant continuer à agir comme deux crétins.

— Est-ce que les crétins se marieront et s'installeront dans la propriété attenante à la vôtre, monsieur ? demandai-je.

— Oui, je suppose qu'ils le feront, dit-il. Et quand la glacière aborigène, ou quoi que ce soit de ridicule qu'ils ont découvert, faibli, je suppose qu'ils peuvent venir voir un homme raisonnable et lui demander un peu d'argent pour acheter du pain et du beurre.

Deux ans passèrent, et Agnès et le glacier sont toujours à moi ; de grands blocs de glace coulent maintenant en un flux presque continu de la mine à la gare, et en un flux plus petit mais tout aussi continu, un revenu coule sur Agnès et moi ; et de l'une des fouilles expérimentales faites par Tom Burton sur la falaise vient une d'eau glacée qui coule en un ruisseau étincelant en bas de ma vallée. Les beaux matins avant que je ne me lève, on m'informe de manière crédible qu'Aaron Boyce peut généralement être trouvé, en saison et hors saison, s'efforçant d'attraper la truite avec laquelle j'essaie de repeupler ce ruisseau glacé. L'étui à diplômes, que j'ai fait retirer avec soin de la barrière de glace qui m'avait emprisonné, est maintenant suspendu dans mon bureau et contient notre acte de mariage.

Près de la clôture qui sépare sa propriété de la mienne, M. Havelot a creusé un large puits.

— Si l'éperon glaciaire sous votre terrain avait un quart de mile de large, me dit-il, il avait probablement au moins un demi-mille de long; et si tel était le cas, l'extrémité supérieure de celui-ci s'étend jusque chez moi, et je pourrai peut-être l'atteindre.

Il a beaucoup d'argent, ce brave M. Havelot, mais il serait bien aise d'augmenter

ses richesses, qu'elles soient fondées sur une raison saine ou sur des faits ridicules. Quant à Agnès et à moi, aucun fait ni aucune raison ne pourrait nous rendre plus heureux que notre amour ardent et notre fortune glaciale.